**10**

Maurine avait à peine fini la visite systématique d’un salarié, que le bruit caractéristique de la porte du fond du couloir qui claque, ainsi que des voix d’hommes mêlées aux grincements de roues sur le carrelage, la firent sortir de son bureau.

Deux pompiers poussaient un fauteuil roulant d’un autre temps sur lequel était affalée une étrange créature : un homme, Maurine pouvait en juger à l’ampleur de sa barbe qui lui mangeait le visage avant de descendre largement en dessous de son torse. Ses vêtements en loques, ses cheveux hirsutes, sa saleté et l’odeur qu’il dégageait ne laissaient aucun doute sur sa qualité de clochard.

– Nous l’avons trouvé à moitié évanoui au rez-de-chaussée derrière un stand de parfum.

– Merci ! Messieurs ! Mais peut-être auriez-vous pu le faire évacuer directement par les pompiers de Paris pour le transférer à l’hôpital, au lieu de le monter jusqu’ici ! Que voulez-vous que je fasse de lui ?

– Nous ne pouvons pas évacuer directement les urgences du magasin ! Nous sommes contraints de passer par le service médical. À vous de les contacter si vous le jugez utile. Si c’est le cas, appelez-nous. On attendra nos confrères de Paris en bas et on les conduira jusqu’ici. En espérant qu’ils accepteront de faire le transport d’un SDF. Ils ont plutôt l’habitude de

dire que ce n’est pas leur boulot ! Ils réservent leur disponibilité pour de vraies urgences.

Maurine venait d’être confrontée à l’une des difficultés majeures de la gestion des urgences dans le magasin. Que faire dans ce cas précis si les pompiers ne voulaient pas le prendre en charge ? Ce clochard qui sentait le vin à plein nez avait sans doute une bonne cuite à cuver, mais il était déjà seize heures et dans trois heures le service allait fermer. On n’allait pas le garder là toute la nuit !

– Bon, merci, on va voir ce qu’on peut faire ! Pouvez-vous l’allonger dans l’une des deux chambres de repos ? ajouta Maurine perplexe en devançant les pompiers vers le fond du couloir.

Les deux hommes soulevèrent le SDF qui ouvrit les yeux dans un grognement et le déposèrent sur le lit. Puis ils prirent congé de Maurine en lui souhaitant bonne chance et bon courage.

Maurine était passablement furieuse et énervée. Est-ce que vraiment les pompiers n’avaient pas d’autre solution que de lui monter cet énergumène au septième étage ? Il allait falloir qu’elle s’en explique avec le chef des pompiers. Mais en attendant, elle devait se débrouiller et trouver une solution.

Faute de dessouler le SDF, un peu de caféine pourrait au moins le revigorer. Elle demanda à Bérengère de préparer un café bien tassé et entreprit de commencer à le réveiller.

Elle le secoua dans un premier temps, ce qui resta sans effet, puis passa à une solution plus musclée et le pinça tout d’abord doucement puis plus énergiquement.

Il consentit alors à ouvrir les yeux et à regarder Maurine qui profita de ce retour à la conscience pour lui demander son nom.

– Je ne sais pas ! répondit-il.

– Tant pis, au moins vous parlez, ce n’est déjà pas mal !

– C’est vous qui m’avez pincé ?

– Il fallait bien vous réveiller !

– Jamais une femme ne m’a pincé ! ajouta-t-il de sa voix pâteuse.

– Il faut un début à tout. Et ici, je ne suis pas seulement une femme, je suis aussi le médecin de ce magasin.

– Un médecin ! Oh ! mais quel honneur ! Jamais un médecin ne s’est occupé de moi comme ça. Et une femme en plus ! C’est vraiment mon jour de chance.

Le SDF reprenait de plus en plus ses esprits lorsque Bérengère arriva avec le café.

– Tenez, buvez, c’est chaud et c’est fort, lui ordonna Maurine en l’aidant à s’asseoir sur le lit.

Il siffla le café à une allure record et en redemanda. Après la troisième tasse, il était tout à fait réveillé et Maurine entreprit de l’examiner dans l’espoir de trouver une raison de le faire évacuer vers l’hôpital.

Elle lui demanda de se rallonger et souleva son pull troué pour écouter son cœur.

Lorsqu’elle posa son stéthoscope sur le tee-shirt crasseux qui lui servait de sous-vêtement, elle sentit quelque chose de dur, plaqué entre son torse et sa chemise. Elle souleva la chemise en réprimant un haut-le-cœur et découvrit une plaque de rue parisienne : Boulevard Malesherbes…

– Mais, qu’est-ce que c’est que ça ?

– Ben, vous voyez bien ! C’est une plaque de rue !

– Mais, pourquoi… ?

– Vous avez déjà couché dehors ?

– Non, bien sûr que non !

– Alors, c’est pas la peine que je vous explique, vous pourriez pas comprendre. Bon et puis, c’est pas tout ça, j’ai envie de pisser !

À ce moment-là, il se leva avant que Maurine et les infirmières aient pu faire quoi que ce soit, se débraguetta et urina sur le sol de la chambre de repos.

– Voilà, ça va mieux, merci pour le café, je vais pouvoir partir maintenant. Ça pue la pisse ici !

Il sortait déjà de la chambre, oubliant de rentrer dans son pantalon l’objet du délit, lorsque Maurine le retint :

– Attendez, vous ne pouvez pas repartir comme ça. D’abord, rhabillez-vous, et ensuite il faut attendre les inspecteurs. Ils vous reconduiront à l’extérieur du magasin. Alors bonne chance. Pourquoi ne vous adressez-vous pas au SAMU social, il pourrait vous prendre en charge ?

– Vous rigolez ! Elle est mignonne, le petit médecin, mais elle ne connaît vraiment rien à la vie !

Cinq minutes plus tard, les inspecteurs arrivaient, affichant un air enchanté qui surprit Maurine.

– Alors, Docteur, vous vous en êtes débrouillée, on dirait !

Les pompiers et les inspecteurs auraient été de mèche pour lui imposer cette épreuve que cela ne l’aurait qu’à moitié étonnée. Ils la testaient, c’était de bonne guerre ! Elle n’était là

que depuis quelques semaines, ils étaient curieux de voir ce qu’elle avait dans le ventre. En fait, elle supputait que rien ne les obligeait à amener ce SDF au service médical. Il n’était pas malade, juste un peu groggy et endormi et ils auraient très bien pu le remettre sous ses cartons, dans une rue attenante, pour dessouler calmement. Elle était certaine que tous le connaissaient très bien.

Elle les regarda partir, à la fois contente d’avoir pu gérer l’affaire et désolée pour ce pauvre homme. Mais elle ne pouvait rien faire de plus pour lui.

Il ne restait plus qu’à faire venir une personne préposée au ménage pour débarrasser la chambre de repos du dépôt malodorant abandonné par le SDF.